Détour, Bonnet & Cie,
Propriétaires-Éditeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La
Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS,
SAMEDI, 1er SEPTEMBRE 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un an | $2 00 |

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |

Renferme deux feuilletons.

## Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriété par le collecteur de taxes d'État.

**Ventes qui ont lieu aujourd'hui, à midi, à la Bourse d'Encan dans la Rotonde de l'Hôtel St-Charles, rue St-Charles**

PAR LE SHERIF—Un lot de terre dans le 1er District, dans la rue Tchoupitoulas, entre La fayette et Girod.

PAR W. I. HODGSON—Huit actions du fonds capital du Factoria & Trader's Insurance Company.

PAR T. M. HEATHERTON, constable, au No 900 rue des Magasins, un lot de meubles.

## L'Exposition Centenaire de 1884 à la Nouvelle-Orléans - Les souscriptions - L'emplacement.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître, personnellement, le directeur général de l'Exposition qui doit s'ouvrir, vers la fin de décembre de l'année prochaine, à la Nouvelle-Orléans. Nous n'avons reçu pour mission ni de le combler de nos éloges, ni de l'accabler sous nos critiques. C'est avec la plus parfaite impartialité que nous en parlons, mais voilà longtemps que, comme bien d'autres, du reste, nous le suivons du regard, que nous le voyons s'agiter dans le monde des affaires. C'est évidemment un homme énergique, intelligent, aux décisions prompte et hardies, d'une étonnante fertilité d'expédients, ayant beaucoup d'entregent, plus encore de savoir-faire, le don rare de l'organisation, avec cela, une activité dévorante ; enfin, un de ces esprits qui font ou croient avoir une étoile, et qui la suivent avec une confiance inébranlable—puissance énorme.

Il nous semble que, depuis qu'il a pris la direction de l'Exposition, toute l'entreprise a changé d'allures ; il lui a communiqué l'entrain qu'il possède. Il y a une semaine à peine, il soumettait au comité général un plan habilement conçu pour former, rapidement, les $180,000 ou $200,000 de souscriptions qu'il reste à recueillir, avant de commencer les travaux ; il y a deux jours, il avisait, par circulaire, les architectes d'avoir à préparer leurs dessins et leurs devis, attendu que le choix de l'emplacement doit se faire vers le 18 septembre, et que l'ouverture du concours pour les plans aura lieu, 30 jours plus tard.

Avant-hier, il y avait deux réunions du comité, une dans la matinée, une dans la soirée ; on y mettait à exécution le plan préalablement adopté, en vue de solliciter les souscriptions. M. Soaries, celui-là même qui pulse, depuis nombre d'années, l'almanach des adresses de la Nouvelle-Orléans, et connaît la ville à fond, était placé à la tête du comité des solliciteurs.

Voici en quoi consiste le plan imaginé par M. Burke : il divise la ville en vingt-trois districts de souscriptions ; chacun d'eux est confié à un comité de trois. Il y a aussi des agents salariés, chargés d'aller solliciter les souscriptions dans certains quartiers éloignés : mais le directeur se réserve un district spécial, situé entre les rues Julie et St-Louis, d'un côté, Remparts et le fleuve, de l'autre. C'est le district des affaires. Là sont agglomérés toutes les grandes institutions financières, les banques, les compagnies d'assurances ; toutes les agences de compagnies de transport, par terre et par eau ; toutes les grosses maisons de commerce ; tous les bureaux des hommes d'affaires ; tout ce qui est immédiatement intéressé, tout ce qui peut et doit largement contribuer au succès de l'entreprise.

Au comité est acquis le privilège des premières sollicitations dans ce district ; il en parcourera, le retournera dans tous les sens, et, cette première récolte faite, viendront les solliciteurs réguliers, qui glaneront à leur tour. Tout cela est très intelligemment conçu et fait présager un prompt succès.

Séance tenante, on a procédé au choix des comités, et ils eussent certainement été tous nommés au grand complet, si certains membres sur l'active coopération desquels on compte, ne s'étaient trouvés absents.

Nous aimons cette façon de mener rondement et hardiment les choses ; elle donnerait de l'activité aux plus indolents, du cœur aux plus pusillanimes, les plus incrédules.

Ce n'est pas tout. Si nous sommes bien informés, dans cette même journée d'avant-hier, un comité composé de MM. Schmidt, Denis, Moore et Burke, est allé visiter plusieurs points de la ville, regardés comme les plus convenables à l'érection d'un vaste édifice comme celui que l'on projette. On nous affirme que ces messieurs ont inspecté, entre autres, les terrains de l'Hôpital de la marine, les terrains vagues qui s'étendent à droite et à gauche de la rue du Canal, le parc Oakland et même les Fair Grounds. En portant leurs vues sur les différents emplacements que nous venons de citer, ces messieurs ont obéi à une idée parfaitement juste.

La première condition de succès pour une Exposition, c'est qu'elle soit située, autant que possible, du centre d'une grande ville, des quartiers où se brassent les affaires, où s'élèvent les hôtels, où s'opèrent les arrivages et les départs, où se donnent naturellement rendez-vous, où se croisent à chaque instant les masses de la population, soit à la poursuite du bien-être, soit à la recherche d'un plaisir. Il ne faut pas qu'on s'embarque pour une visite de ce genre, comme pour un voyage au long cours ; il est nécessaire que les moyens de communication soient rapides, faciles, fort nombreux et très peu coûteux. Le mieux serait que l'on pût s'y rendre, aisément, en quelques instants, à pied aussi bien qu'en chemin de fer, sans en avoir arrêté le projet, un jour ou deux à l'avance, ex-abrupto, quand, par hasard, on a une heure ou deux de loisir et cinquante sous à dépenser. Ce sont de pareilles conditions qui font la fortune d'une Exposition et la rendent populaire.

Il est nécessaire, surtout, de mettre les étrangers à leur aise, de ne pas transformer, pour eux, en fatigue une visite à l'édifice, de ne pas leur imposer les ennuis d'allées et de retours interminables, parceque les distractions de la soirée en souffriront, et qu'alors, on aspire au repos, au lieu de sourir après le plaisir. Or, les distractions, les plaisirs sont les accompagnements obligés d'une grande fête de l'industrie ; ce sont même ceux qui effrent au public, aux visiteurs, les plus nombreuses, les plus brillantes distractions, qui font les plus abondantes récoltes.

On serait un véritable triomphe pour le Comité d'établir l'édifice, à une petite distance de la ville, à cheval sur la rue du canal, en en faisant les deux parties par une triple arcade monumentale. Nous reproduisons ici le projet qu'on avait, hier, devant nous, un habile homme, qui a beaucoup vu, et est fort compétent en pareille matière.

Au reste, nous avons grande confiance dans les lumières du comité, et les mesures habiles qu'il vient de prendre, doivent lui conquérir l'appui de la communauté.

LE TARIF ESPAGNOL.—Beaucoup de nos lecteurs ignorent peut-être que le tarif des douanes vient d'être complètement révisé en Espagne. De notables réductions ont été opérées dans les droits d'entrée. Ainsi, le coton, les huiles de graine de coton et les douves qui constituent une partie des exportations du port de la Nouvelle-Orléans, ont reçu le bénéfice du dégrèvement. On trouvera au Consulat espagnol la liste des articles sur lesquels les droits ont été réduits. La nouvelle loi douanière a été mise en vigueur dès le 1er août, conformément à un décret royal du 28 juillet dernier.

Les exportateurs étaient obligés jusqu'à présent de payer dans les Consulats 10 cents par tonne de marchandises embarquées pour l'Espagne : ce droit a été aboli.

## Sur la route du Centenaire.

Aujourd'hui, 1er septembre 1883, l'*Abeille* accomplit sa 56ème année.

Cinquante six ans sont, n'est-ce pas, un âge fort respectable pour la créature humaine, s'il en faut croire M. Flourens, une autorité, qui avance cette théorie que la moyenne de la vie de l'homme est de 34 ans environ. Mais pour un journal, c'est là assurément une longue existence, surtout dans notre pays, incontestant parfois comme tous les jeunes, où la face des choses, les goûts et le climat même changent si fréquemment, si soudainement. Aussi, nous ne le cacherons point, ce n'est pas sans un sentiment de satisfaction que nous regardons en arrière, que nous reportons nos yeux sur cette période vécue, sur ce chemin parcouru par l'*Abeille*.

Empressons-nous de le reconnaître d'ailleurs, nous n'avions reçu de prédécesseurs éminents et respectés, qui l'avaient conduite d'une main sûre, avaient considérablement déblayé la voie, et nous rendaient par conséquent moins difficile la marche en avant.

Une bonne pensée, une pensée féconde aussi présida à la fondation de l'*Abeille*, celle de servir, jusqu'à l'extrême limite de ses moyens, la cause publique ; de contribuer au développement moral et matériel d'une communauté composée de unsles et d'éléments divers, mais qui devaient infailliblement se fusionner un jour à l'abri de larges institutions ; d'une communauté qui déjà laissait voir, par ses précoces aptitudes, à quelles destinées elle était appelée.

Depuis que nous avons l'honneur de conduire l'*Abeille*—aujourd'hui journal doyen de la presse louisianaise—nous nous sommes imposé pour premier devoir la défense de tout ce qui honore, de tout ce qui grandit notre admirable patrie, les Etats-Unis ; nous nous sommes aussi et avant tout, constamment, sûrement pour donner et constamment, mission de ne rien négliger afin d'aider au développement, à la prospérité de notre sol natal, de la Louisiane, notre pays, mot plus tendre, plus intime encore que celui de patrie. La Louisiane, terre bénie manifestement par le ciel, mais dont les outrciers de la politique ont trop longtemps retardé l'éclosion à cette triple vie qui devait être, qui est actuellement la sienne : agricoltre, commerce, industrie.

Avons-nous réussi dans l'accomplissement de cette tâche qui enchaîne nos plus ardentes sympathies ? Sommes-nous parvenus à servir la chose publique, à donner notre part d'impulsion au mouvement ayant ? Il ne nous appartient point de répondre à cette question. Mais si notre vieille et jeune feuille a été à la hauteur de nos intentions, du moins on nous tiendra compte de celles-ci, nous en avons la confiance.

Et que disons-nous donc ? Mais depuis longtemps la population franco-louisianaise ne nous en a-t-elle pas tenu compte et largement ? Depuis plus d'un demi-siècle le public n'accorde-t-il pas à l'*Abeille* un appui qui va toujours croissant ? A l'heure même où nous écrivons ces lignes, cette ra sn assendante ne se maintient-elle pas plus accentuée que jamais ? Le mieux-être serait un manque de gratitude.

Oui, en supputant nos cinquante-six années de burgrave du journalisme, en comptant avec le temps, il nous faut compter aussi avec le public, et ce compte doit se résoudre en une expression de reconnaissance envers ce public auquel nous devons tant déjà, et qui cependant chaque jour, et grâce à son appui sans trève, se fait encore plus et plus notre créancier.

Avec nos confrères et amis de la presse aussi—et partout—il faut compter et se remercier chaudement, cordialement, en servant que leurs mille et un procédés de bonne confraternité, l'approbation tant appréciée dont ils ont si fréquemment honoré et soutenu nos travaux, ont été, sont encore une des causes déterminantes de notre réussite, de notre progrès.

Forts de cette approbation, forts de l'aide de notre population et de notre commerce, nous persévérerons donc dans la ligne que nous nous sommes tracée.

L'amour, le bonheur du pays, de toutes ses classes, le soin de ses intérêts divers, le développement de ses ressources de toutes sortes, la défense résolue de ses droits, ici comme devant les autorités et les chambres fédérales, tel est notre mobile, telles nos tendances.

C'est ainsi qu'en entrant dans sa cinquante septième année, la vieille *Abeille* garde l'espérance d'en fournir bien d'autres encore, ses amis aidant. Et on le sait, l'espérance est aussi une jeunesse. Mais comme elle ne tient pas lieu des biens qu'elle promet, malgré ce qu'on en a dit, nous avons la foi que le public continuera de la réaliser pour nous.

## Tarif Espagnol—Beaucoup de nos lecteurs ignorent peut-être que le tarif des douanes vient d'être complètement révisé en Espagne. De notables réductions ont été opérées dans les droits d'entrée. Ainsi, le coton, les huiles de graine de coton et les douves qui constituent une partie des exportations du port de la Nouvelle-Orléans, ont reçu le bénéfice du dégrèvement. On trouvera au Consulat espagnol la liste des articles sur lesquels les droits ont été réduits. La nouvelle loi douanière a été mise en vigueur dès le 1er août, conformément à un décret royal du 28 juillet dernier.

Les exportateurs étaient obligés jusqu'à présent de payer dans les Consulats 10 cents par tonne de marchandises embarquées pour l'Espagne : ce droit a été aboli.

## Supplément de L'ABEILLE

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriété par le collecteur de taxes d'État.

**Ventes qui ont lieu aujourd'hui, à midi, à la Bourse d'Encan dans la Rotonde de l'Hôtel St-Charles, rue St-Charles**

PAR LE SHERIF—Un lot de terre dans le 1er District, dans la rue Tchoupitoulas, entre Lafayette et Girod.

PAR W. I. HODGSON—Huit actions du fonds capital du Factoria & Trader's Insurance Company.

PAR T. M. HEATHERTON, constable, au No 900 rue des Magasins, un lot de meubles.

## L'Exposition Centenaire de 1884 à la Nouvelle-Orléans - Les souscriptions - L'emplacement.

Nous n'avons pas l'honneur de connaître, personnellement, le directeur général de l'Exposition qui doit s'ouvrir, vers la fin de décembre de l'année prochaine, à la Nouvelle-Orléans. Nous n'avons reçu pour mission ni de le combler de nos éloges, ni de l'accabler sous nos critiques. C'est avec la plus parfaite impartialité que nous en parlons, mais voilà longtemps que, comme bien d'autres, du reste, nous le suivons du regard, que nous le voyons s'agiter dans le monde des affaires. C'est évidemment un homme énergique, intelligent, aux décisions prompte et hardies, d'une étonnante fertilité d'expédients, ayant beaucoup d'entregent, plus encore de savoir-faire, le don rare de l'organisation, avec cela, une activité dévorante ; enfin, un de ces esprits qui font ou croient avoir une étoile, et qui la suivent avec une confiance inébranlable—puissance énorme.

Il nous semble que, depuis qu'il a pris la direction de l'Exposition, toute l'entreprise a changé d'allures ; il lui a communiqué l'entrain qu'il possède. Il y a une semaine à peine, il soumettait au comité général un plan habilement conçu pour former, rapidement, les $180,000 ou $200,000 de souscriptions qu'il reste à recueillir, avant de commencer les travaux ; il y a deux jours, il avisait, par circulaire, les architectes d'avoir à préparer leurs dessins et leurs devis, attendu que le choix de l'emplacement doit se faire vers le 18 septembre, et que l'ouverture du concours pour les plans aura lieu, 30 jours plus tard.

Avant-hier, il y avait deux réunions du comité, une dans la matinée, une dans la soirée ; on y mettait à exécution le plan préalablement adopté, en vue de solliciter les souscriptions. M. Soaries, celui-là même qui pulse, depuis nombre d'années, l'almanach des adresses de la Nouvelle-Orléans, et connaît la ville à fond, était placé à la tête du comité des solliciteurs.

Voici en quoi consiste le plan imaginé par M. Burke : il divise la ville en vingt-trois districts de souscriptions ; chacun d'eux est confié à un comité de trois. Il y a aussi des agents salariés, chargés d'aller solliciter les souscriptions dans certains quartiers éloignés : mais le directeur se réserve un district spécial, situé entre les rues Julie et St-Louis, d'un côté, Remparts et le fleuve, de l'autre. C'est le district des affaires. Là sont agglomérés toutes les grandes institutions financières, les banques, les compagnies d'assurances ; toutes les agences de compagnies de transport, par terre et par eau ; toutes les grosses maisons de commerce ; tous les bureaux des hommes d'affaires ; tout ce qui est immédiatement intéressé, tout ce qui peut et doit largement contribuer au succès de l'entreprise.

Au comité est acquis le privilège des premières sollicitations dans ce district ; il en parcourera, le retournera dans tous les sens, et, cette première récolte faite, viendront les solliciteurs réguliers, qui glaneront à leur tour. Tout cela est très intelligemment conçu et fait présager un prompt succès.

Séance tenante, on a procédé au choix des comités, et ils eussent certainement été tous nommés au grand complet, si certains membres sur l'active coopération desquels on compte, ne s'étaient trouvés absents.

Nous aimons cette façon de mener rondement et hardiment les choses ; elle donnerait de l'activité aux plus indolents, du cœur aux plus pusillanimes, les plus incrédules.

Ce n'est pas tout. Si nous sommes bien informés, dans cette même journée d'avant-hier, un comité composé de MM. Schmidt, Denis, Moore et Burke, est allé visiter plusieurs points de la ville, regardés comme les plus convenables à l'érection d'un vaste édifice comme celui que l'on projette. On nous affirme que ces messieurs ont inspecté, entre autres, les terrains de l'Hôpital de la marine, les terrains vagues qui s'étendent à droite et à gauche de la rue du Canal, le parc Oakland et même les Fair Grounds. En portant leurs vues sur les différents emplacements que nous venons de citer, ces messieurs ont obéi à une idée parfaitement juste.

La première condition de succès pour une Exposition, c'est qu'elle soit située, autant que possible, du centre d'une grande ville, des quartiers où se brassent les affaires, où s'élèvent les hôtels, où s'opèrent les arrivages et les départs, où se donnent naturellement rendez-vous, où se croisent à chaque instant les masses de la population, soit à la poursuite du bien-être, soit à la recherche d'un plaisir. Il ne faut pas qu'on s'embarque pour une visite de ce genre, comme pour un voyage au long cours ; il est nécessaire que les moyens de communication soient rapides, faciles, fort nombreux et très peu coûteux. Le mieux serait que l'on pût s'y rendre, aisément, en quelques instants, à pied aussi bien qu'en chemin de fer, sans en avoir arrêté le projet, un jour ou deux à l'avance, ex-abrupto, quand, par hasard, on a une heure ou deux de loisir et cinquante sous à dépenser. Ce sont de pareilles conditions qui font la fortune d'une Exposition et la rendent populaire.

Il est nécessaire, surtout, de mettre les étrangers à leur aise, de ne pas transformer, pour eux, en fatigue une visite à l'édifice, de ne pas leur imposer les ennuis d'allées et de retours interminables, parceque les distractions de la soirée en souffriront, et qu'alors, on aspire au repos, au lieu de sourir après le plaisir. Or, les distractions, les plaisirs sont les accompagnements obligés d'une grande fête de l'industrie ; ce sont même ceux qui effrent au public, aux visiteurs, les plus nombreuses, les plus brillantes distractions, qui font les plus abondantes récoltes.

On serait un véritable triomphe pour le Comité d'établir l'édifice, à une petite distance de la ville, à cheval sur la rue du canal, en en faisant les deux parties par une triple arcade monumentale. Nous reproduisons ici le projet qu'on avait, hier, devant nous, un habile homme, qui a beaucoup vu, et est fort compétent en pareille matière.

Au reste, nous avons grande confiance dans les lumières du comité, et les mesures habiles qu'il vient de prendre, doivent lui conquérir l'appui de la communauté.

LE TARIF ESPAGNOL.—Beaucoup de nos lecteurs ignorent peut-être que le tarif des douanes vient d'être complètement révisé en Espagne. De notables réductions ont été opérées dans les droits d'entrée. Ainsi, le coton, les huiles de graine de coton et les douves qui constituent une partie des exportations du port de la Nouvelle-Orléans, ont reçu le bénéfice du dégrèvement. On trouvera au Consulat espagnol la liste des articles sur lesquels les droits ont été réduits. La nouvelle loi douanière a été mise en vigueur dès le 1er août, conformément à un décret royal du 28 juillet dernier.

Les exportateurs étaient obligés jusqu'à présent de payer dans les Consulats 10 cents par tonne de marchandises embarquées pour l'Espagne : ce droit a été aboli.

## Sur la route du Centenaire.

Aujourd'hui, 1er septembre 1883, l'*Abeille* accomplit sa 56ème année.

Cinquante six ans sont, n'est-ce pas, un âge fort respectable pour la créature humaine, s'il en faut croire M. Flourens, une autorité, qui avance cette théorie que la moyenne de la vie de l'homme est de 34 ans environ. Mais pour un journal, c'est là assurément une longue existence, surtout dans notre pays, incontestant parfois comme tous les jeunes, où la face des choses, les goûts et le climat même changent si fréquemment, si soudainement. Aussi, nous ne le cacherons point, ce n'est pas sans un sentiment de satisfaction que nous regardons en arrière, que nous reportons nos yeux sur cette période vécue, sur ce chemin parcouru par l'*Abeille*.

Empressons-nous de le reconnaître d'ailleurs, nous n'avions reçu de prédécesseurs éminents et respectés, qui l'avaient conduite d'une main sûre, avaient considérablement déblayé la voie, et nous rendaient par conséquent moins difficile la marche en avant.

Une bonne pensée, une pensée féconde aussi présida à la fondation de l'*Abeille*, celle de servir, jusqu'à l'extrême limite de ses moyens, la cause publique ; de contribuer au développement moral et matériel d'une communauté composée de unsles et d'éléments divers, mais qui devaient infailliblement se fusionner un jour à l'abri de larges institutions ; d'une communauté qui déjà laissait voir, par ses précoces aptitudes, à quelles destinées elle était appelée.

Depuis que nous avons l'honneur de conduire l'*Abeille*—aujourd'hui journal doyen de la presse louisianaise—nous nous sommes imposé pour premier devoir la défense de tout ce qui honore, de tout ce qui grandit notre admirable patrie, les Etats-Unis ; nous nous sommes aussi et avant tout, constamment, sûrement donné et constamment, mission de ne rien négliger afin d'aider au développement, à la prospérité de notre sol natal, de la Louisiane, notre pays, mot plus tendre, plus intime encore que celui de patrie. La Louisiane, terre bénie manifestement par le ciel, mais dont les outriciers de la politique ont trop longtemps retardé l'éclosion à cette triple vie qui devait être, qui est actuellement la sienne : agriculture, commerce, industrie.

Avons-nous réussi dans l'accomplissement de cette tâche qui enchaîne nos plus ardentes sympathies ? Sommes-nous parvenus à servir la chose publique, à donner notre part d'impulsion au mouvement ayant ? Il ne nous appartient point de répondre à cette question. Mais si notre vieille et jeune feuille a été à la hauteur de nos intentions, du moins on nous tiendra compte de celles-ci, nous en avons la confiance.

Et que disons-nous donc ? Mais depuis longtemps la population franco-louisianaise ne nous en a-t-elle pas tenu compte et largement ? Depuis plus d'un demi-siècle le public n'accorde-t-il pas à l'*Abeille* un appui qui va toujours croissant ? A l'heure même où nous écrivons ces lignes, cette ra sn assendante ne se maintient-elle pas plus accentuée que jamais ? Le mieux-être serait un manque de gratitude.

Oui, en supputant nos cinquante-six années de burgrave du journalisme, en comptant avec le temps, il nous faut compter aussi avec le public, et ce compte doit se résoudre en une expression de reconnaissance envers ce public auquel nous devons tant déjà, et qui cependant chaque jour, et grâce à son appui sans trève, se fait encore plus et plus notre créancier.

Avec nos confrères et amis de la presse aussi—et partout—il faut compter et se remercier chaudement, cordialement, en servant que leurs mille et un procédés de bonne confraternité, l'approbation tant appréciée dont ils ont si fréquemment honoré et soutenu nos travaux, ont été, sont encore une des causes déterminantes de notre réussite, de notre progrès.

Forts de cette approbation, forts de l'aide de notre population et de notre commerce, nous persévérerons donc dans la ligne que nous nous sommes tracée.

L'amour, le bonheur du pays, de toutes ses classes, le soin de ses intérêts divers, le développement de ses ressources de toutes sortes, la défense résolue de ses droits, ici comme devant les autorités et les chambres fédérales, tel est notre mobile, telles nos tendances.

C'est ainsi qu'en entrant dans sa cinquante septième année, la vieille *Abeille* garde l'espérance d'en fournir bien d'autres encore, ses amis aidant. Et on le sait, l'espérance est aussi une jeunesse. Mais comme elle ne tient pas lieu des biens qu'elle promet, malgré ce qu'on en a dit, nous avons la foi que le public continuera de la réaliser pour nous.

**Collège commercial de St-Stanislas**—Annonce de cette excellente institution parvenue aujourd'hui dans l'*Abeille*. Nous y appelons l'attention des familles. Le Collège de St Stanislas occupe à la Belle St Louis un site admirable sur le rivage du golfe. Quant à la salubrité du pays, elle est proverbiale. L'enseignement comprend toutes les branches d'une éducation commerciale complète.

**Doctors & Traders' Ins. Co.**—Encore une compagnie dont la prospérité remonte à bien haut dans le passé, et qui doit se perpétuer, en dépit au patronage de hautes lumières de ses directeurs et administrateurs et de ses officiers. MM. Ed. A. Palfrey, John Chaffe et Thos. E. Walker.

**Leland.**—Ce magasin de modes rue du Canal près Bourgogne, est complet dans tous ses départements. Les modistes de la ville et des campagnes y trouveront en quantités et en variétés très grandes : formes de chapeaux, rubans, dentelles et une myriade d'articles à l'usage des dames.

**J. B. Vinet.**—Nous signalons à l'attention des familles et des établissements publics l'avis du public aujourd'hui M. Vinet. Il y est dit que le magasin situé rue du Canal, près Bienville et au grand complet dans tous ses départements, porcelaines, faïences, verreries, articles en cuir et en bois, etc. Voir l'avis.

**Girot & Gedchet.**—Ces messieurs, connus depuis plusieurs années comme tailleurs, se proposent d'ouvrir rue du Canal au No 89, un grand magasin où ils vendront des vêtements confectionnés au Nord et à la Nlle-Orléans. A un récent voyage, l'un des associés M. Godchet a fait choix d'un fonds de marchandises fort remarquables que le public pourra d'ailleurs admirer sous peu, à l'ouverture du nouveau magasin, fixée au 15 de ce mois.

Rien d'aussi bon que les "Brown's Iron Bitters" pour les vieillards et les enfants faibles ou malades. Cette préparation ne donne pas de mal de tête.

**M. Escobal**—Les fabricants de tabac sont nombreux à la Nouvelle-Orléans ; mais il en est dont les établissements dominent ceux des autres en raison de l'importance de leurs affaires. De ceux-là citons M. Escobal, qui a son magasin principal et sa fabrique 200 rue de Chartres, et des succursales 203 rue Dauphine et au coin des rues Gravier et Tchoupitoulas. Les tabacs à fumer, à mâcher et à chiquer que fabrique M. Escobal sont nombreux et fort appréciés des consommateurs. Les commandes en ville et dans les campagnes seront remplies avec soin et ponctualité.

**Compagnie des Abattoirs**—Cette compagnie a été incorporée le 22 mars 1880 en vertu d'un acte de la Législature passé en la même année. Depuis son entrée en fonctions, grâce à la sage et intelligente administration de ses opérations, jamais une année n'a succédé à une autre sans que sa situation devînt de plus en plus florissante, brillante. Et cependant tout en rendant justice au Conseil de Direction, tout en reconnaissant son mérite, reconnaissons le mérite de M. Salop de M. Nims Augustin et de M. John Dolhonde, trois messieurs qui à des aptitudes spéciales pour les fonctions qu'ils remplissent joignent un zèle qui fait leur éloge. En l'absence du président de la compagnie M. Salop est appelé à remplir la vacance et c'est dans plusieurs circonstances qu'il a donné la mesure de sa valeur comme financier. Tous ceux qui ont eu des relations d'affaires avec la compagnie ont pu voir que M. Lanyer, successeur de M. Salop, a hérité de l'activité, de l'intelligence et de la probité de son prédécesseur. M. Wade, ou plutôt, à cette heure, le capitaine qui a distingué, dans la généralité des hommes de mérite, les vaillants soldats où il fabriquait le célèbre savon communal, nommé Mandrin Butler, vient en faveur de ce dernier. Il est notoire que M. Wade met à profit le numéro de l'*Abeille* de ce jour pour insérer la publicité ci-dessus, et cette, ce que, en vertu des nombreux certificats de médecins faits en faveur de ses produits, le lecteur quelque peu sceptique, mais qui sait que l'Acid Phosphate est à fait inoffensif de bien.

**Horsford's Acid Phosphate.**
**Pour l'alcoolisme.**

Le Dr I. S. K. de Wansau lui dit : Je prescrit pour un malade qui avait fait abus pendant quinze ans de l'absinthe et vermouth, mais qui en abandonnait complètement depuis deux ans. Il reçut quelques Acid Phosphate et a fait beaucoup de bien.

**Schmidt & Cie**—Entrepôt et dépôt de la bière que vendent MM. Dick & Fitz rue Dauphine, coin Ste Anne. A chaque saison nouvelle M. Michel Dick se rend dans les grandes villes industrielles du Nord et en fait venir une série de différentes variétés et de différentes toilette pour nos belles jeunes gens et enfants. Ceux qui ont fréquenté la maison Schmidt & Cie depuis quelques temps, trouveront que les belles étoffes en prévision pour l'hiver ont été choisies par M. Dick lui-même et sont employées des coupeurs de renom.

**Villeré & Hebrard**—Deux noms et deux maisons faits pour solliciter ensemble dans les colonnes de l'*Abeille* quelque chose de sérieux. Nous ne saurions trop faire connaître ces deux maisons qui méritent toute la faveur du public. Nous ne saurions trop en dire, sans nous exposer à un démenti de la part de ceux qui ont eu à se louer de leur bonne foi, de leur probité, de leur ponctualité, de leur modération, de leur intérêt bienveillant pour les familles et leur ordre sévère. Ajoutons que ces qualités, ces aptitudes, ces mérites ne sont pas le fait de tel ou tel commerçant, mais bien le fait de la maison Villeré & Hebrard, dans laquelle, depuis plus de quarante ans, les associés se succèdent, mais dont le nom reste toujours le même, et dont le public sait que, sous ce nom, il trouve toujours les mêmes qualités, les mêmes facilités, les mêmes égards, les mêmes soins, les mêmes prix, les mêmes marchandises. Ajoutons que le public sait que, sous ce nom, il trouve toujours les mêmes employés, les mêmes commis, les mêmes ouvriers, les mêmes chargeurs, les mêmes voitures, les mêmes chevaux, les mêmes harnais, les mêmes voitures, les mêmes chevaux, les mêmes harnais, les mêmes voitures, les mêmes chevaux, les mêmes harnais